

11^e Colloque Européen des Paroisses

**La Paroisse tirillée:
Projet d'Eglise
et demandes quotidiennes
des hommes**

Assise
6-10 juillet 1981

Ce 11ème Colloque Européen des Paroisses s'est tenu à Assise du 6 au 10 juillet 1981, dans les locaux vastes et accueillants de la « Cittadelle ». Il réunit environ 300 participants.

Renonçant aux traditionnelles présentations de témoignages pour privilégier davantage la recherche en groupes de travail et la libre expression en assemblées générales, le Colloque a limité les exposés magistraux, d'une part aux discours d'introduction et de conclusion, d'autre part aux interventions des experts à partir des réponses aux questions proposées à chaque participant comme aussi à la réflexion commune en carrefours.

Plutôt que d'envisager un texte de conclusions générales, et pour mieux respecter l'identité de chaque pays représenté, le comité du Colloque a préféré laisser aux différentes délégations nationales le soin de rédiger ses propres conclusions, dont la part commune a pu être, ensuite, évoquée dans le discours de clôture.

C'est tout cet ensemble de textes que reproduit le présent cahier, avec, en annexe, les quelques motions proposées par certaines délégations ou groupes de participants.

**OUVERTURE DU COLLOQUE
ET PRÉSENTATION DU THEME**

par Mgr Pierre BOCKEL
Président du CEP

HOMÉLIE

du Chanoine Francis CONNAN

lundi soir, 6 juillet

MOT D'ACCUEIL DU PRÉSIDENT

Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter au discours de bienvenue que vient de nous adresser le Père CHALLANCIN.

Je partage la joie toute franciscaine que l'on devine dans son propos, je fais mienne sa gratitude à l'égard de la « Cittadelle » qui nous accueille et son invitation au sérieux du travail qui nous attend.

Je voudrais, à mon tour, me réjouir de la présence toujours fidèle du Chanoine Francis CONNAN, fondateur et premier président du C.E.P., ainsi que celle de mon prédécesseur le Chanoine Albert STEVAUX. Et je salue fraternellement nos frères et amis venus si nombreux d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, d'Espagne, de France, du Luxembourg, de Pologne, du Portugal, de Suisse, de Yougoslavie (Croatie), et, bien sûr, tout d'abord la délégation italienne qui nous accueille en son pays. Je salue tout particulièrement ceux qui d'entre vous participent pour la première fois à nos Colloques. Que cette rencontre d'Assise les encourage à persévérer !

En votre nom à tous il me faut, avant tout et par avance, remercier le Père CHALLANCIN et ses amis pour leur dévouement et leur travail dont témoigne l'accueil qui nous est réservé à Assise et dans cette maison. Don Giovanni ROSSI, le fondateur de cette institution de la « Cittadelle », s'il vivait encore, se serait particulièrement réjoui de nous recevoir avec sa légendaire cordialité, dont j'eus plus d'une fois l'occasion de bénéficier en ce haut-lieu. Cette cordialité et cette qualité d'accueil, nous la retrouverons auprès du responsable de cette maison.

Sachant que rien n'est jamais parfait, l'ami CHALLANCIN a pris la précaution de nous le rappeler en nous invitant à mettre au compte de Saint François, de sa pauvreté et de sa joie, les quelques bavures possibles. Qu'il soit rassuré : nous le ferons. Et puis nous sommes plus d'un à savoir ce que représente la préparation d'un tel congrès.

Il nous a également prévenus que la délégation italienne demeurait attachée au projet féministe qu'elle avait proposé pour thème de ce colloque et que le comité international n'a pas cru devoir retenir comme tel. Qu'il soit aussi rassuré sur ce point : nous partageons tous le sentiment de nos amis italiens quant à la place de la femme dans la vie de l'Église. Mais il a paru plus urgent à la majorité d'entre nous d'aborder un problème plus global qui est celui des exigences des hommes comme des femmes à l'égard de leurs paroisses. D'où l'énoncé du sujet

adopté : « La Paroisse tirillée : projet d'Église et demandes quotidiennes des hommes », cette expression d'« hommes » se référant, bien évidemment, à l'ensemble humain dans un esprit de parfaite égalité : « Dieu fit l'homme à son image . il le fit homme et femme ». Le Colloque Européen des Paroisses ne peut faire l'impasse de sa structure internationale et, par conséquent, ne saurait traiter que des thèmes faisant l'objet de préoccupations prioritaires pour l'ensemble des pays concernés, chaque délégation nationale étant libre de débattre, dans son propre espace, des sujets lui paraissant localement importants ou urgents.

Cette remarque étant faite, il me reste à saluer les personnalités qui ont bien voulu honorer de leur présence ce Colloque d'Assise...

mardi matin, 7 juillet

OUVERTURE DU COLLOQUE

Voici donc ouvert le onzième Colloque Européen des Paroisses...

Lors de notre précédent Colloque à Marseille en 1979, nous envisagions la paroisse comme cet organe de l'Église appelé à accueillir les diversités humaines dans l'expression de la même foi et, plus encore, à assumer, dans le respect des personnes et de leurs libertés, les situations conflictuelles qui secouent nos sociétés et traversent l'Église jusque dans sa réalité paroissiale. Nous avons audacieusement choisi, pour en traiter, la méthode directe de l'affrontement entre divers antagonismes.

A la suite de cette expérience, difficile mais positive, nous parvenions à une série de conclusions, dont la première était ainsi conçue : « Le Colloque estime que la paroisse garde toute ses chances d'être aujourd'hui un lieu privilégié d'accueil, d'écoute, de dialogue et de communion ». Mais si la vocation de la paroisse est d'être ce lieu d'accueil et de dialogue, n'importe-t-il pas qu'elle soit déjà et d'abord accueillante aux besoins des hommes et à leurs requêtes ? N'y aurait-il pas souvent distorsion et même conflit entre ce qu'elle propose et ce qu'on lui demande ? C'est la question que se sont posée, après Marseille, les membres du comité international. Partant de là, ils firent entre eux l'expérience suivante : chacun s'est livré à l'inventaire des demandes qui lui ont été adressées au cours des dernières semaines et des réponses qu'il a cru devoir y apporter. Nous avons alors réfléchi à la nature de ces demandes et au bien-fondé de ces réponses. Et bien vite nous nous sommes trouvés en présence du problème plus général du rapport entre ce que la paroisse, de par sa nature,

peut ou doit offrir et ce que les hommes d'aujourd'hui lui demandent, sont en droit d'exiger d'elle ou ne lui demandent, hélas ! plus.

Le thème du Colloque d'Assise était trouvé et il nous a paru d'importance et de grande actualité. Après bien des échanges et des tâtonnements nous l'avons énoncé ainsi : « La Paroisse tirillée : projet d'Église et demandes quotidiennes des hommes ». Aussitôt nous nous heurtions à la difficulté de traduire dans les autres langues cette formule conçue en français. Nous avons alors laissé à chaque délégation le soin de formuler ce thème dans le génie de sa langue sans en altérer le sens.

Il eut été commode d'exprimer notre sujet en une proposition simple et familière à notre temps : « Le rapport entre l'offre et la demande ». Mais le langage commercial est-il propre à évoquer un échange dont la nature s'apparente à l'« admirable commercium », selon l'expression de S. Thomas d'Aquin ? En effet, l'intérêt commercial implique que l'offre corresponde à la demande et soit déterminé par elle ; et toute publicité consiste à satisfaire le public, c'est-à-dire à donner priorités aux désirs de la clientèle. Or dans le rapport de l'Église et du monde les termes sont inversés. Avant tout projet d'adaptation, l'Église a mission de communiquer le don de Dieu à travers l'annonce de la Parole, la diffusion des sacrements et le témoignage de l'amour évangélique. Et elle tient cette priorité du fait que l'initiative de l'Alliance revient invariablement à Dieu.

Et pourtant l'Église doit s'ouvrir aux sollicitations des hommes, parce qu'elle existe pour les hommes et qu'elle ne peut transmettre le message divin qu'en épousant les cultures qu'elle traverse et en étanchant les soifs qu'elle perçoit, qu'en collant étroitement aux sociétés qu'elle rencontre comme un cavalier fait corps avec son cheval. Elle ne saurait à aucun moment oublier qu'elle est le fruit de l'Incarnation.

Dans quelle mesure et dans quelles conditions l'Église et, singulièrement, la paroisse doivent-elles s'ouvrir aux demandes quotidiennes des hommes ? C'est ici qu'apparaît le tiraillement. Que reproche-t-on à la paroisse à cet égard ? Ces reproches sont-ils légitimes, justifiés ? Appellent-ils une conception et des habitudes nouvelles, dont le changement devrait s'intégrer dans l'effort de renouveau que le C.E.P. se doit de proposer ? C'est tout cela qui fera l'objet de nos recherches et de nos réflexions de ces jours-ci.

Et comment oublier que nous sommes à Assise et que nos travaux s'environnent de ce climat franciscain qui continue d'imprégner si sensiblement la cité et la région qui nous accueillent ? N'est-ce point ici, en effet, que s'est opéré dans l'histoire un des plus spectaculaires redressements de l'Église, par la grâce de Saint François, dont nous célébrons cette année le jubilé de la naissance en 1181 ?

Cet homme, converti au pur évangile de Jésus, a déçu les uns et séduit ou réjoui les autres. Bravant et bousculant les idées reçues, les mœurs de son propre milieu familial et social et prenant la condition des pauvres, il a replongé l'Église dans l'univers de ses origines, la faisant accessible aux désirs et aux besoins de tous et des plus humbles d'abord. Il a entraîné à sa suite une jeunesse dorée que la conversion à la pauvreté évangélique a comblée d'exigences nouvelles à l'égard d'une Église devenue sourde aux cris de la détresse, une Église alors en grand péril de confusion et même de désagrégation spirituelle.

La conversion de François a engendré ce qu'on est convenu d'appeler la «révolution franciscaine», qui fut, certes, au profit du renouveau de l'Église, mais qui, du même coup, a influencé l'univers culturel et opéré un véritable tournant de civilisation. Et le test de ce bouleversement, ce fut l'étonnant passage d'un art pictural, certes, noble, mais figé, hiératique et froidement théologique, encore inspiré de Byzance, à une peinture empreinte de tendresse, d'amour de la nature et d'humanisme évangélique, introduite en particulier par Giotto. Cette surprenante transformation de l'esthétique n'est-elle pas signifiante de la vitalité que le S. Esprit donne à l'Église et, par elle, au monde ? La permanente mission de l'Église n'est-elle pas également d'écouter les hommes, d'éprouver leur nostalgie à la fois des sources et du futur et d'y répondre par de courageuses initiatives qui, tout en bouleversant les sentiers battus, apparaissent comme signes de l'Esprit de Pentecôte qui souffle aujourd'hui pour demain, comme il soufflait hier pour lancer l'Église dans l'Histoire ? « Le vent souffle où il veut ; tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va » (Jn 3,8). François avait une extrême sensibilité à l'Esprit, comme à son symbole qu'il appelait «notre Frère le Vent». Ce vent, tout en lui apportant les échos du monde, le poussait vers l'aventure fabuleuse que nous savons, la plus manifestement divine et la plus tendrement humaine.

Que Saint François, que nous allons fréquenter ces jours-ci de diverses manières, inspire nos travaux !

Comment ce Colloque va-t-il se dérouler ?

En considérant le programme, vous avez pu constater que nous avons renoncé à la classique présentation d'expériences ou de témoignages, pour réserver davantage de temps aux échanges en carrefours et en assemblées générales. Nous pensions ainsi répondre aux désirs ou aux critiques qu'à juste titre vous émettiez au terme du Colloque de Marseille. Nous estimions aussi que le thème choisi pourrait plus aisément se développer à partir d'une enquête et d'une réflexion en carrefours restreints. Ainsi seraient mieux garanties la spontanéité et la vérité de l'expression, de même que la prise de conscience par chacun du problème posé à nos paroisses. En même temps nous pensions offrir par là à nos experts une matière plus pure, plus riche et plus adéquate à l'élaboration de leurs propres réflexions, en vue d'aboutir à des conclusions sérieuses. Grâce

à la place réservée aux libres échanges de l'assemblée, grâce aussi aux propositions que nous recueillerons des divers carrefours, ces conclusions auront, je l'espère, la chance d'être davantage l'expression d'un consensus général.

Mais il ne faudrait pas, évidemment que notre Colloque subisse les contreparties fâcheuses de l'ouverture plus démocratique que nous désirons lui donner. Je me permets, à cet égard, de mettre l'assemblée en garde contre toute tentative polémique qui contredirait l'esprit d'une rencontre entre chrétiens et en compromettrait les fruits. Si vous avez des critiques à formuler, faites-le de préférence par écrit. Ce sont vos critiques constructives de Marseille qui nous ont permis d'aboutir à ce nouveau style. Et, s'il est de tradition d'accueillir, en fin de Colloque, des motions présentées par tel ou tel pays, celles-ci ne pourront être prises en compte et paraître à la suite des conclusions que si, au jugement du comité international, elles se situent dans l'exacte perspective du thème.

Il me faut encore dire un mot de ce qui constituera sans doute, sinon par le temps, du moins par l'importance, les moments privilégiés de notre session : la prière, les liturgies et les rencontres avec Saint François. Pour cela nous avons fait pleine confiance à notre ami Ernesto CHALLANCIN qui, en plus de la lourde tâche qu'il eut d'organiser techniquement ce Colloque d'Assise, a su prendre d'heureuses initiatives en ce domaine davantage réservé au sacré. Il nous en parlera lui-même. Et déjà je voudrais le remercier et remercier sa chorale qui s'est déplacée d'Aoste à Assise pour animer nos liturgies et enchanter nos cœurs.

Avant de passer la parole à Jean-Marie DELOR qui va nous donner tous les détails relatifs à la méthode que nous allons suivre, j'aurais voulu saluer la présence du Pasteur Jean-Daniel WEICK et de son épouse. Hélas ! un accident de santé les a retenus à Verone. Ce n'est pas la première fois que nous eussions accueilli un représentant des Églises de la Réforme. Peut-être le temps est-il venu d'ouvrir plus largement nos Colloques à nos frères des autres confessions chrétiennes qui, je le sais, partagent au niveau de leurs paroisses des préoccupations analogues aux nôtres. Et comment pourrions-nous rester en retrait des perspectives œcuméniques à un moment où celles-ci s'emparent si heureusement de l'Église de Jésus-Christ en tant qu'elle constitue l'« Una Sancta » ?

Et maintenant, mes frères et mes sœurs, au travail !

HOMELIE DU CHANOINE CONNAN

Le but du C.E.P. qui nous réunit ici à Assise est de permettre à des prêtres et à des laïcs intéressés par une nécessaire pastorale au sein des paroisses d'Europe, d'échanger leurs expériences et de chercher ensemble une amélioration de leurs activités, afin de mieux répondre à la mission de l'Église et aux besoins des

hommes de notre temps.

Le but du C.E.P. est aussi de redonner confiance à des ouvriers envoyés par le Seigneur à sa moisson, alors qu'ils risquent d'être découragés par les difficultés rencontrées, les échecs subis, les incompréhensions, ou une certaine lassitude.

Le C.E.P. doit être une école de recherches pastorales, une source chargée d'alimenter dans le cœur de ceux qui accomplissent une mission dans cette cellule privilégiée de l'Église qu'est la paroisse — cette petite vertu qu'est l'espérance — l'espérance qui doit être le soutien nécessaire et sans cesse agissant pour que nous puissions continuer dignement et efficacement notre route.

Cette messe fait partie des activités essentielles de notre Colloque. Puisse-t-elle être pour tous un appel vers le Seigneur qui alimente en nous cette vertu d'espérance.

Il m'est arrivé souvent de méditer et de faire méditer une admirable page de Paul CLAUDEL, tirée de sa pièce « Christophe Colomb ».

Le poète nous montre Christophe face à ses marins épuisés, fatigués, révoltés. « Nous sommes perdus au milieu de Rien », disent les marins qui réclament de leur capitaine la grâce de retourner chez eux. Celui-ci reste insensible à leurs supplications. « Est-ce que la vie du matelot n'est pas éternellement, non pas d'arriver, mais de partir ? » Et il continue à éprouver leur courage et leur persévérance. « Depuis hier, la boussole est dérégulée, il n'y a plus de Nord pour elle... Alors, j'ai jeté à la mer cette petite boîte ridicule ». Mais, ne voulant pas les laisser s'effondrer dans un désespoir redoutable et irrémédiable, il leur crie son espérance : « Il me reste le soleil ».

Qui mieux que S. François nous a donné l'exemple d'un travail courageux fondé sur une profonde espérance ?

S. François qui reconstruisit de ses mains la chapelle de Saint-Damien qui tombait en ruine.

S. François que le pape Innocent III voit en songe soutenant l'Église du Latran, cette Église dont nous sommes et qui ne saurait s'écrouler tant que, humblement, nous tous, prêtres et laïcs, croirons en notre mission et travaillerons à la réaliser.

Discuté par ses frères, mis en question par eux, S. François garde dans le cœur une grande confiance en Dieu et en son œuvre. Il saura goûter la joie de la création et chanter les louanges du Créateur.

Sachant dominer les difficultés, vaincre les obstacles, passer au-delà des nuages, S. François s'en tiendra à l'essentiel, il se contentera du Soleil. Il chantera sa

joie de vivre au Soleil.

« Loué sois-tu, mon Seigneur, pour mon frère le Soleil ».

Et même lorsque ses yeux se sont fermés à la lumière, S. François continuera à chanter le Soleil.

Malgré les souffrances que lui causaient les stigmates de la Passion, S. François gardait la sérénité.

« Pax et bonum », telle fut toujours sa devise que nous rappellent les plaques émaillées d'Assise.

Demandons au Seigneur, par l'intercession de S. François, cette sérénité, cet attachement à l'essentiel. Qu'au-delà des difficultés et des échecs, nous sachions toujours nous contenter du Soleil, c'est-à-dire conserver en nous une irrésistible espérance.

**RECHERCHES
REFLEXIONS
ET DÉBATS**

LES QUESTIONS

Tout le travail de réflexion de ce Colloque s'est organisé autour de deux simples questions posées aux participants.

La première appelait une réponse subjective. Elle a permis de mesurer ce que spontanément les pasteurs et autres responsables de paroisses ont conscience de proposer ou se croient en devoir d'offrir aux hommes :

« SI VOUS AVIEZ LA MAITRISE DE VOTRE EMPLOI DU TEMPS, QUELLES SERAIENT POUR VOUS, CONCRETEMENT, LES TROIS TACHES PRIORITAIRES DE VOTRE ACTION PASTORALE EN PAROISSE. INDIQUEZ LES OBJECTIFS AINSI POURSUIVIS ET LES MOYENS QUE VOUS METTRIEZ EN OEUVRE ».

La seconde question, strictement objective, a donné l'occasion d'évaluer la diversité des demandes adressées à la paroisse ou à ses représentants :

« RAPPORTEZ BRIEVEMENT LE CONTENU DES CINQ DERNIERES DEMANDES QUI VOUS ONT ÉTÉ ADRESSÉES ».

La confrontation entre les réponses à ces deux questions, c'est-à-dire entre l'offre et la demande a permis une prise de conscience particulièrement féconde qui a fait la richesse de ce Colloque d'Assise.

La somme des réponses a été telle qu'on ne saurait en rendre compte dans le détail. Les propos des experts permettent pourtant d'en deviner les orientations.

LES RAPPORTS DES EXPERTS

Liliane VOYE
Professeur de Sociologie
à l'Université de Louvain

et

Charles WACKENHEIM
Professeur de Théologie
à l'Université de Strasbourg

LA PAROISSE TIRAILLÉE

Projet d'Église et demandes quotidiennes des hommes

par Liliane Voyé

Quelle Église voudriez-vous ? Quelles priorités souhaiteriez-vous donner à votre travail pastoral en paroisse ? Et, par ailleurs, quelles demandes vous adressent spontanément les hommes lorsqu'ils font d'eux-mêmes appel à vous ? Tel était donc le thème de réflexion que proposait ce XI^{ème} Colloque Européen des paroisses. Et ce sont les participants eux-mêmes, quelques 250 animateurs paroissiaux, prêtres, religieux et laïcs, exprimant leur projet et énumérant les plus récentes demandes qui leur avaient été adressées, qui ont apporté le « matériau » sur lequel allait, à Assise, durant quatre jours, s'élaborer la réflexion.

Projet d'Église

Travaillant en un premier temps de carrefour, il s'agissait pour chacun de répondre (par écrit d'abord puis verbalement pour permettre un débat) à la question suivante : « Si vous aviez la maîtrise de votre emploi du temps, quelles seraient pour vous, concrètement, les trois tâches prioritaires de votre action pastorale en paroisse. Indiquez les objectifs ainsi poursuivis et les moyens que vous mettriez en œuvre ». Il s'agissait donc de cerner « l'offre » que ces animateurs paroissiaux souhaiteraient idéalement proposer.

Avant d'analyser les réponses ainsi rassemblées, une remarque s'impose : la différence entre tâche, objectif et moyen s'est avérée malaisée à faire et ce qui est énoncé comme tâche par les uns est repris comme objectif voir comme moyen par d'autres. La confusion qui s'exprime ainsi serait intéressante en elle-même à analyser car elle pose, entre autres, la question de la distinction entre valeurs et normes et donc celle du caractère plus ou moins « essentiel » de ce qui est énoncé. Nous ne nous attarderons toutefois pas sur ce propos qui nous écarterait du thème retenu pour cette rencontre.

Laissant donc de côté cet aspect des choses, la lecture des réponses écrites des participants à la question de savoir quelles priorités ceux-ci verraient à leur agir pastoral révèle deux thèmes largement dominants : c'est d'une part, le souhait de la « rencontre » et de l'« accueil » des hommes ; c'est d'autre part, une série de tâches centrées sur l'Église, considérée comme institution spécifique. Très loin derrière ces deux offres vient encore celle de pastorales spécialisées, qui rassemble encore un nombre significatif de réponses. Voyons plus en détail le contenu de ces réponses, non exclusives l'une de l'autre.

Accueil et rencontre des hommes

C'est le souhait qui est (de loin) le plus fréquemment exprimé : « accueillir la vie comme elle est », « rencontrer les gens pour mieux les connaître et les comprendre », « bavarder avec les gens du quartier », « avoir beaucoup de contacts avec les gens », « créer des liens de convivialité », « avoir des rencontres amicales »,...

Derrière la diversité des mots, il nous paraît que cette idée d'accueil et de rencontre repose sur quatre traits communs.

Tout d'abord, il s'agit de rencontrer la **personne « globale »**, à travers tous les aspects de sa vie quotidienne, et non pas de privilégier des échanges « spécialisés », spécifiques. Ce qui est souhaité ce sont des rencontres de type affectif, expressif, riches en intensité « humaine », diraient certains, et non pas des rencontres fonctionnelles, dirigées vers une fin bien précise et dans lesquelles l'animateur pastoral serait vu comme un spécialiste.

A ce propos, on peut d'ailleurs se demander si cette « offre » n'est pas en même temps une « demande » : certes, il s'agit d'apporter aux autres une amitié, une affection, une compréhension mais ne s'agit-il pas en même temps de trouver aussi tout cela pour soi-même, de se « nouer » aux autres et de participer en quelque sorte à la vie quotidienne des hommes?...

Cette rencontre de la personne globale est considérée — et c'est le deuxième point d'appui — comme s'enracinant de façon prioritaire dans la **petite « communauté »**, « à taille humaine » comme le formulent certaines réponses. Certes, aucune définition concrète n'est donnée de celle-ci tant il semble que cela aille de soi : le petit groupe, la « communauté de base » sont quasiment, pour tous les répondants, le lien privilégié de l'accueil et de la rencontre.

Mais il est une autre caractéristique qui s'avère importante pour favoriser cette rencontre : non seulement elle transitera par le petit groupe mais ce **petit groupe** aura, de préférence, une **dimension territoriale**. Dans de nombreuses réponses, en effet, on trouve l'évocation de la rue, du quartier, du voisinage... La chose est sans doute d'autant plus intéressante à noter que, durant les quinze dernières années approximativement, l'importance du spatial, du territorial, du local s'était vue nettement minimisée et que, en particulier, la paroisse territoriale avait été largement mise en question. N'est-ce pas en quelque sorte celle-ci qui réapparaît dans la spécificité de son rôle à travers l'insistance ainsi manifestée autour du territorial ?

Cette hypothèse nous paraît d'ailleurs se confirmer à partir du quatrième trait qui nous semble sous-tendre cette priorité accordée au sujet de rencontre et d'accueil. Il s'agit (quoique la chose ne soit pas formulée de la sorte) de la valorisation du « **prêtre, homme de tous** ». En effet, si certains disent explici-

tement qu'il faut « se dégager des liens de la spécialisation », beaucoup d'autres soulignent l'importance d'un agir pastoral qui s'efforce de « rencontrer les gens là où ils sont, comme ils sont », d'« être disponible à tous et pour tout », « d'accueillir toute demande », de « participer à la vie des hommes à travers tout ce qu'elle est »,... Il nous semble que ce sont là autant d'expressions qui insistent sur la polyvalence de l'animateur pastoral en paroisse (ce qui, notons-le, n'exclut pas par ailleurs des rôles spécialisés et des pastorales spécifiques) et qui, ce faisant, renouent avec l'idée de la paroisse territoriale dont l'importance se trouve en quelque sorte redécouverte — même s'il ne s'agit pas de « recopier » ce que celle-ci représentait autrefois, ni de nier l'importance de paroisses et de pastorales spécialisées.

Voilà donc ce qui nous semble s'exprimer derrière ce projet de rencontre et d'accueil des hommes, première priorité du projet d'agir pastoral en paroisse des participants à cette rencontre d'Assise. Quoique venant loin derrière celle-ci, une autre priorité se dégage encore clairement et dépasse nettement toutes les autres qui, elles, ne rallient aucune, plus d'une dizaine de réponses.

Tâches découlant de la définition institutionnelle du rôle

Beaucoup de réponses, en effet, mentionnent alors une ou plusieurs tâches qui, pourrait-on dire, participent à la définition du rôle de l'animateur pastoral, telle qu'elle est proposée par l'institution ecclésiale elle-même. Ainsi trouve-t-on ici, en particulier, la catéchèse (spécifiée selon divers destinataires : les jeunes, les couples,...) et la formation des catéchètes ; la préparation aux sacrements et leur distribution ; la liturgie ; la formation et l'information religieuse (« des laïcs » est-il souvent précisé) et l'apprentissage à la lecture de la Bible (chose assez nouvelle, notons-le, dans le monde catholique).

Cette énumération de tâches précises suscite chez nous quelques réflexions.

Nous avons tout d'abord remarqué qu'il était extrêmement rarement fait mention de tâches relevant de ce que nous appelons, le « **para-ecclésial** », c'est-à-dire de tout ce qui, quoiqu'étant relié plus ou moins directement à l'Église-institution, ne relève pas sensu stricto du religieux. C'est par exemple, l'animation de mouvements de jeunes ou l'aumônerie de groupements professionnels. De telles tâches ne s'avèrent donc pas vues comme des priorités, même si, dans la réalité, elles occupent beaucoup de temps et contribuent largement à la diffusion d'une certaine image de l'Église.

Un autre point mérite aussi d'être souligné ici : on ne retrouve pas, dans cette énumération de tâches, l'évocation de **gestes, de rites, de pratiques**, relevant de ce que l'on pourrait appeler « la religion populaire » même lorsque ces gestes, rites... répondaient autrefois à des prescriptions de l'Église ou étaient recommandés et reconnus ou simplement tolérés par elle. Aucune mention n'est faite, par exemple, de processions, de bénédictions,... dont on verra ultérieurement

qu'il s'agit là de demandes manifestes. Par ailleurs, certaines des tâches institutionnelles qui sont ici mentionnées rencontrent ces demandes, ainsi que nous le verrons, mais ceci ne signifie pas automatiquement qu'il y a coïncidence entre l'offre et la demande au-delà du niveau « visible » ; c'est, en particulier, le cas des sacrements et de la liturgie.

Si elles ne portent que rarement sur le domaine « para-ecclésial » et si elles ignorent le vaste champ de la religion populaire, les tâches évoquées ici se caractérisent également par le fait qu'il s'agit de tâches non orientées vers les problèmes « profanes » du monde. En particulier, il n'est pour ainsi dire pas fait mention d'activités dans le domaine socio-politique et la chose est d'autant plus frappante que, lors des précédents colloques Européens des paroisses, cette évocation était largement présente, quel que soit le thème central de la rencontre. Il nous semble que ce changement est à mettre en relation avec la redécouverte, déjà évoquée, de la petite dimension spatiale et donc de la paroisse territoriale, redécouverte qui se manifeste dans d'autres champs que le champ religieux à travers, par exemple, la revalorisation des régionalismes, des identités locales et, plus généralement, de la petite dimension au sein de laquelle s'imbriquent tous les aspects de la vie. Si cette hypothèse est plausible, elle expliquerait en même temps pourquoi peu ou pas de place est faite ici explicitement aux aspects que nous avons qualifiés de « profanes » de la vie des hommes : à partir de la petite dimension, tout est dans tout et, lorsqu'on parle de l'accueil de l'homme global, on ne dissocie pas et on n'étiquète pas les différentes « facettes » de celui-ci. Il n'empêche que la non-mention explicite des aspects « profanes » de la vie et plus particulièrement encore des aspects socio-politiques de celle-ci manifeste un renversement à sensibilité par rapport à un temps, non si lointain pourtant, où l'accent était mis sur ceux-ci et où, souvent, tout ce qui paraissait ne pas pouvoir être relu à travers cette référence, était facilement considéré comme marginal et accessoire.

Tâches orientées vers des publics spécifiques

Loin derrière ces deux types de priorités, un troisième type de projet rassemble cependant nombre de réponses : il s'agit des pastorales orientées vers des publics spécifiques.

Apparemment, ceci pourrait sembler être en contradiction et avec l'idée de la rencontre de tous les hommes et avec l'idée du territorial. Il nous semble cependant qu'il n'en est rien, d'une part, parce que la rencontre de tous les hommes, vus chacun comme un tout, n'exclut pas qu'une attention particulière soit accordée à certains d'entre eux et, d'autre part, parce que l'évocation de pastorales spécialisées pouvant être transversales aux paroisses territoriales ne réduit pas le sens de celle-ci, leur importance et, pourrait-on dire, leur « spécialité » à elles qui est celle du « généraliste », pour emprunter ce terme au champ médical.

Si donc il ne nous paraît pas y avoir de contradiction entre ce type de tâches et

celles évoquées antérieurement, un aspect de ces réponses nous semble par contre mériter d'être souligné. On ne peut qu'être frappé de voir quels sont les « destinataires » explicitement désignés de ces « pastorales spécialisées » : ce sont les enfants, les jeunes et les jeunes foyers ; ce sont aussi les vieux ; ce sont encore les pauvres, les défavorisés et les marginaux. On le voit, ce n'est pas (et on nous pardonnera l'expression !) « l'homme normal », celui d'âge moyen, qui travaille, gagne sa vie « comme tout le monde », regarde la télévision, va en vacances et est confronté dans sa vie quotidienne à une multitude de tracas plus ou moins graves, plus ou moins passagers et de joies plus ou moins banales et plus ou moins grandes. La chose nous paraît mériter réflexion car cela semble orienter de façon privilégiée la pastorale vers un certain « public » qui tend à confirmer peut-être le sentiment de certains, pour qui la religion est avant tout une affaire de faibles ou encore ce vers quoi on va quand on a tout essayé en vain ailleurs. Il ne nous appartient pas de juger de ceci mais nous voulons souligner le fait tel qu'il est et suggérer les effets qu'il peut avoir.

Avant de conclure cette première partie, une remarque encore. Nous avons déjà dit qu'il n'y aurait guère d'allusion au socio-politique et nous n'y reviendrons pas. Nous allons par contre révéler encore deux autres « absences » ou « quasi-absences ». D'une part, on ne trouve pour ainsi dire pas d'évocation de la mise en place d'une co-responsabilité des laïcs : faut-il y voir le signe de ce que celle-ci est désormais sinon une réalité, du moins une idée admise et en voie de concrétisation (en particulier dans le milieu des participants du Colloque parmi lesquels on compte beaucoup de laïcs) ou, au contraire, ce silence témoigne-t-il d'une remise en question de cette co-responsabilité ? Il nous semble que ce soit plutôt vers la première explication qu'il faille s'orienter même si le contenu de cette co-responsabilité varie et ne répond pas toujours aux attentes des laïcs... D'autre part, (et ce n'est pas la première fois que la chose nous frappe dans de telles assemblées), il n'est presque jamais fait directement allusion ni à la formation de soi-même, ni à un quelconque projet personnel qui ne soit pas strictement pastoral. Il nous semble qu'il y a là doublement matière à réflexion : s'il s'agit de « former et d'informer » les autres, n'a-t-on donc rien à apprendre d'eux, par exemple, sur ce qu'est dans sa banalité quotidienne, la vie d'une famille ou la journée d'un employé ? et si l'on veut « rencontrer les hommes » dans l'amitié, cette rencontre pourra-t-elle réellement être un échange si l'animateur pastoral n'exprime pas, lui aussi, son identité avec ses goûts, ses plaisirs et ses faiblesses ? Certes, ces deux questions, sont, pour la plupart, des cas rhétoriques car nous ne doutons pas que derrière ces deux « silences », se trouve en fait le double souci que nous venons d'invoquer ; il n'empêche que le fait de n'en pas parler peut être révélateur d'une certaine attitude d'esprit qui peut constituer un blocage pour ceux avec qui on souhaite non seulement entrer dans une relation d'animateur à animé, mais aussi échanger pleinement « entre hommes ».

Voilà donc, reprises ici en ordre d'importance des réponses, les tâches prioritaires que les animateurs pastoraux voudraient se donner s'ils avaient la possibilité

d'organiser leur vie selon leur projet pastoral personnel. Voyons à présent quelles sont les demandes qui leur sont adressées.

Demandes quotidiennes des hommes

« Rapportez brièvement le contenu des cinq dernières demandes qui vous ont été adressées. Il s'agit de demandes dont vous n'avez pas eu l'initiative et des cinq dernières demandes de fait, qui ne sont pas toutes nécessairement d'ordre religieux ». Telle était la question à laquelle il était demandé aux participants de répondre, à nouveau par écrit, dans un second temps de carrefour. Disons d'emblée que la mention des « cinq dernières » demandes était à entendre avec souplesse : il ne s'agissait pas (comme s'en sont inquiétés certains) de l'appliquer à la manière d'un ordinateur mais bien d'insister sur le fait qu'il convenait de ne pas effectuer un tri entre « les bonnes et les mauvaises » demandes, les demandes « importantes » et les demandes « futiles ».

En choisissant ainsi de faire relater aux participants les plus récentes demandes qu'ils avaient reçues — la chose était précisée — au hasard des rencontres dans la rue, à la suite d'un appel téléphonique ou d'un coup de sonnette à la porte, il s'agissait de repérer ce pourquoi s'adressent à l'animateur pastoral les gens avec lesquels celui-ci n'est pas en contact à travers des réunions, des mouvements, ... ou chez lesquels il ne se rend pas ou qu'il ne contacte pas de sa propre initiative ; autrement dit, il s'agissait de voir quelles demandes lui arrivent de la part de gens qui, pourrait-on dire, ne gravitent pas régulièrement autour de lui. Certes, nous savons qu'il est d'autres demandes et certains participants ont fait remarquer qu'avec cette question on éliminait les demandes des gens « intéressants ». Une telle réflexion entraîne de notre part deux remarques. En distinguant ainsi les gens « intéressants » des autres, ne formule-t-on pas, d'une certaine manière, une appel à une « religion d'élite », entendue dans le sens d'une religion qui privilégie la réflexion et la conscience religieuses spécifiques, voire la foi au détriment d'autres formes de religiosité qui, pourtant, sont celles qu'adoptent beaucoup de gens. D'autre part, si l'on considère que les demandes qui arrivent de la sorte chez l'animateur pastoral ne sont pas celles des gens « intéressants », on peut se demander si ce n'est pas parce que ceux-ci se tournent, pour chacune de ces demandes, vers « le » spécialiste (médecin, psychologue, conseiller conjugal, enseignant...), ne réservant ainsi à l'animation pastorale que les demandes qu'ils estiment relever de sa spécialité et enfermant ainsi le religieux dans une « case » particulière.

Ces remarques préalables ainsi posées, voyons ce qu'est le résultat du travail des carrefours. Une chose s'avère immédiatement indiscutable : si l'on peut dire que le hasard a pu jouer pour certains, que le moment de l'année a opéré dans certaines sélections, ... il est évident que les regroupements massifs qui s'affirment, témoignent de ce que la réalité quotidienne a pu ainsi être amplement saisie. En effet, on peut distinguer trois types de demandes : ce sont tout d'abord

des demandes de type « service social » ou assistance publique (et ce sont elles qui viennent très largement en tête) ce sont des demandes de rites mais nous verrons que ce qui en fait est ici demandé ne rencontre pas nécessairement le contenu théologique de ceux-ci. c'est enfin rarement une demande de formation et d'animation religieuses.

Demandes de « services sociaux »

Massivement, les demandes spontanées adressées aux animateurs pastoraux relèvent de ce que nous appellerons le « service social ». c'est-à-dire d'un ensemble de services liés aux problèmes les plus divers de la vie quotidienne et qui n'ont en tout cas explicitement rien à voir avec la spécificité du religieux.

Plusieurs sous-types peuvent être dégagés, parmi lesquels :

- des demandes d'aide matérielle (directe ou non)
demande d'argent, de vêtements, de nourriture, d'une chambre pour une ou deux nuits, d'un billet d'autobus .
- des demandes d'aide « technique » . écrire une lettre ou la dactylographier, remplir un formulaire administratif, utiliser le téléphone, du mobilier ou un local . conduire quelqu'un à l'hôpital ou aller chercher quelqu'un à la gare . donner des leçons de français ou d'italien .
- des demandes formulées « en confiance » « voulez-vous remettre cet objet à telle personne ? » « puis-je vous confier ce paquet jusqu'à mon retour ou ce dossier jusqu'à ce que mon problème soit résolu ? » . « voulez-vous bien cacher ces actions pour m'éviter de payer des droits de succession » .
- des demandes d'intervention auprès d'autorités privées ou publiques pour trouver un emploi, un logement pour faire sortir quelqu'un de prison ou pour faire annuler un procès pour placer quelqu'un dans une école, un hôpital, un service public
- des demandes de « guidance morale » en cas de dépression nerveuse, de problèmes d'alcoolisme ou de drogue, de sortie de prison, de délinquance .
- des demandes de conseil en matière familiale, parmi lesquelles on trouve les choses les plus diverses comment se comporter en cas de conflit conjugal ou de difficultés avec les enfants ? Quelle école, quelles lectures, quelles vacances choisir pour les enfants ? Quel médecin consulter pour un problème sexuel et faut-il en consulter un ? et même « voulez-vous dire à cette jeune fille que j'aimerais la fréquenter ? » ou « voulez-vous dire à mes parents que je ne veux pas épouser ce garçon ? »

Si ces demandes sont, comme on le voit, extrêmement variées, il nous semble

cependant que toutes expriment une même vision de l'animateur pastoral qui apparaît ainsi doté de quatre caractéristiques essentielles.

Tout d'abord, il nous semble que cet animateur pastoral est vu, à travers ces demandes, comme se présentait généralement le prêtre de paroisse autrefois ; on s'adresse à lui pour des services que celui-ci rendait traditionnellement : conseiller familial, guide moral, aides technique et matérielle aussi – autant de services qui, aujourd'hui, sont supposés être demandés à des spécialistes en chacune des matières concernées. Or, on le voit, si certains s'adressent effectivement à ces spécialistes « ad hoc », d'autres, par contre, continuent à recourir au prêtre ou à l'animateur pastoral. Il y a donc là une « survivance » tenace des rôles anciens assumés par celui-ci et il nous semble voir à ce fait deux raisons principales, qui sont deux autres caractéristiques attribuées à cet animateur à travers les demandes qui lui sont adressées.

C'est d'une part, le caractère **benévole, gratuit, volontaire** des services ainsi rendus et la disponibilité en temps qui les accompagne – autant d'aspects qui différencient le prêtre ou l'animateur des « spécialistes » dont on paie les services et dont le temps est mesuré. et se paie lui aussi.

C'est, d'autre part et surtout, le caractère **anonyme du service rendu et demandé « en confiance »**. Certes, un certain nombre de demandes arrivent au prêtre ou à l'animateur pastoral parce qu'on craint, en s'adressant aux services ad hoc, d'être étiqueté, catégorisé, et, en rentrant dans le labyrinthe administratif, d'être « officiellement » et quasiment irrévocablement défini comme drogué ou comme ex-détenu, ou comme fugueur ou parent de fugueur... bref d'être défini comme quelqu'un qui a des problèmes. Dès lors, en se tournant vers le prêtre ou l'animateur pastoral, on cherche plus ou moins consciemment à ne pas entrer dans un processus qui conduirait à être défini et à se définir soi-même, de façon institutionnelle pourrait-on dire, comme marginal à l'un ou l'autre degré : on cherche l'anonymat du manque ou de la « faute » (et parfois aussi l'impunité) et on vient en confiance, comme si l'on s'attendait à trouver là une extension du secret de la confession et, par là, un espoir de ne pas se sentir marqué pour le reste de sa vie (ne serait-ce qu'à travers l'existence d'un « dossier ») par ce que l'on souhaite ou pense n'être qu'un accident de parcours.

A ces trois aspects expliquant pourquoi tant de demandes de type « service social » arrivent chez le prêtre ou l'animateur pastoral, s'en ajoute un dernier qui est loin d'être le moins important. Nombre de ces demandes nous semblent en effet arriver chez celui-ci parce que – qu'il le veuille ou non – il est considéré d'une certaine façon comme un notable et comme un notable accessible : c'est quelqu'un qui, au plan local en tout cas, a des relations, de l'information, de la « culture » – il connaît les représentants de l'autorité publique, qui le saluent et le placent auprès d'eux lors des manifestations locales. Il rencontre à des réunions des gens « qui ont le bras long ». Certes, beaucoup de prêtres et d'animateurs refusent ces « honneurs » et évitent d'avoir des contacts privilégiés

avec ce que l'on pourrait appeler « les représentants du pouvoir » – que celui-ci soit politique ou économique. Mais, d'une part, cette attitude est relativement récente et n'est pas le fait de tous et, d'autre part surtout, il n'est pas toujours simple de se situer par rapport à ce problème ; que faut-il faire ? accepter d'être un « notable » à côté des autres notables et utiliser le pouvoir que l'on détient ainsi pour rendre des services divers à d'autres ou refuser ce rôle et ainsi risquer de se couper de tout moyen d'intervention ? Le prêtre ou l'animateur se voit ainsi parfois « coincé » entre son désir de rendre des services et la relative participation à diverses formes de pouvoirs que risque parfois de requérir la capacité de rendre ce désir concret et effectif en servant « d'intermédiaire ». Car ce rôle de notable que, même à contrecœur, il est parfois amené à jouer, est – nous l'avons dit aussi – un rôle de notable « accessible » : on ose s'adresser à lui, se confier à lui, à la fois parce qu'il n'est pas « trop haut » dans la hiérarchie mais aussi parce que (et on en revient au point précédent) il comprendra et ne trahira pas.

Tels sont donc, à notre sens, les principaux aspects qui expliquent l'afflux de ces demandes si variées de « type social » auprès du prêtre ou de l'animateur pastoral. Celui-ci d'ailleurs s'en dit parfois déçu considérant qu'il s'agit là de demandes marginales et qu'il ne veut pas être « un prêtre à la carte ». Mais, dans les commentaires qui sont faits face à ces demandes, il est un point qui retient encore davantage l'attention : dans la grande majorité des cas, ces demandes sont individuelles, ponctuelles et spécifiques, utilitaires et fonctionnelles. Or, le projet énoncé est un projet en termes de rencontre de l'homme global, saisi avant tout dans sa dimension affective et situé dans un groupe !

Ainsi apparaît un décalage important entre le projet exprimé et ce premier type de demandes reçues, en tout cas lorsqu'il s'agit de demandes s'exprimant dans des contacts dont le prêtre ou l'animateur n'a pas eu l'initiative. Qu'en est-il des autres types de demandes qui sont apparues dans les réponses aux questionnaires écrits ?

Demandes de rites

Loin derrière ce premier ensemble viennent des demandes de rites institutionnels : messes, sacrements... Mais les réponses écrites révèlent clairement que, la plupart du temps, la demande ne porte pas sur le contenu que donne à ces rites la théologie et ne renvoie pas à la signification spécifique que leur voit l'institution ecclésiale. Les demandes s'expriment, d'une part, en termes de **modalités de ces rites** : il s'agit de demander un changement d'heure de messe, un baptême individuel... ou de s'informer de certaines règles relevant de la juridiction ou de l'administration de l'Église : formalités pour mariages, problème de l'accès aux sacrements pour les divorcés remariés... Ces demandes de rites se traduisent aussi en une demande de **gestes festifs**. C'est notamment

le cas pour les sacrements qui font office de «rites de passage» c'est-à-dire de marquage des grands moments de la vie (naissance, mariage, mort) et de signe d'insertion sociale ; ainsi cette demande de baptiser en même temps les trois enfants d'âges différents d'une même famille, celle-ci ayant économisé de longues années pour pouvoir «payer la fête»... Ainsi, les demandes de rites institutionnels ne s'expriment-elles pas avant tout en termes de contenu théologique ; faut-il pour autant en minimiser l'importance «religieuse» ?

On peut d'ailleurs se poser la même question à propos des demandes de rites relevant de ce l'on appelle généralement la religion populaire (même si certains d'entre eux étaient autrefois recommandés par l'institution ecclésiale ou même avaient été institués par elle). On relève ainsi des demandes de bénédictions diverses : de la maison, de médailles, d'un tracteur, des alpages ; des demandes de consécration de la famille au Sacré Cœur ou à la Vierge ; des demandes de processions ;... Comment interpréter tout ceci ? Pour certains, c'est de la superstition et il ne faut pas accéder à ces demandes ; pour d'autres, cela traduit un certain type de religiosité qu'il convient de respecter ;... Mais pour aucun des participants, on l'a vu, cela ne fait partie du projet ou, en tout cas, des priorités de celui-ci. Autre décalage donc qu'il faut admettre et sur lequel il convient de réfléchir.

Demandes de formation et d'animation religieuse

Ce n'est que très rarement que sont mentionnées, dans les demandes reçues, des demandes de formation religieuse, d'animation spirituelle ou encore d'échanges et de discussions de foi sur des thèmes tels que la maladie, la mort, ou encore les autres religions. Si, par leur objet même, elles rencontrent mieux le projet exprimé, ces demandes s'approchent aussi davantage de celui-ci en ce qu'elles sont plus souvent collectives qu'individuelles : c'est généralement d'un groupe, d'un mouvement qu'elles émanent. Mais répétons-le, elles sont assez rares.

Une remarque intéressante a, en outre, été faite, mais nous n'avons pu en vérifier le fondement étant donné que dans le temps disponible (un soir et une nuit !) pour dépouiller les deux fois 250 questionnaires individuels, nous n'avons pas eu la possibilité de croiser les réponses avec le «statut» du répondant. Nous livrons toutefois la remarque telle qu'elle nous a été rapportée des débats de divers carrefours. Ce type de demande, a-t-il été dit, s'adresserait plus fréquemment à des animateurs laïcs qu'à des prêtres. La chose mériterait d'être vérifiée et, telle qu'elle, elle porte déjà à réflexion.

Tels sont les trois principaux types de demandes spontanées qui arrivent chez le prêtre ou chez l'animateur pastoral lorsque celui-ci ne prend pas, d'une manière ou d'une autre, l'initiative de la rencontre. Qu'en conclure, d'un point de vue sociologique, et que dire du décalage constaté entre «l'offre» et «la demande» ?

Conclusion

Il est, en effet, indéniable qu'un décalage existe entre le projet — qui insiste avant tout sur l'importance de la rencontre avec l'homme global, vu dans sa dimension affective et saisi dans un groupe — et les demandes — qui s'avèrent surtout être des demandes de contacts, individuels, ponctuels et utilitaires.

Ainsi, alors que le projet renvoie plutôt à l'idée de «communauté» où il y a échange non calculé, non individualisé et à long terme dans le cadre d'un groupe polyvalent dominé par une interconnaissance générale réciproque, les demandes s'inscrivent davantage dans une perspective sociétale où l'échange est spécialisé, calculé et fonctionnel (même si, dans ce cas, on s'attend à ce que le prêtre ou l'animateur ne «calcule» pas et ne compte pas sur un «retour», autre qu'une éventuelle reconnaissance).

Cependant, si le décalage est réel et si sa signification ne doit pas être minimisée, il nous semble cependant qu'il ne faudrait pas en tirer des conclusions qui ne seraient que négatives — se disant que l'on se trompe, que l'on ne fait pas ce qu'il faudrait — ou bien que les gens ont perdu le sens du religieux et «détournent» le prêtre ou l'animateur de ce qui fait l'essence de son rôle. En effet, nous voudrions insister sur le fait (et nous l'avons déjà dit) que la vie quotidienne des gens est surtout faite de ces «petites choses» et de choses bien plus insignifiantes encore, apparemment en tout cas, car c'est sur cela que l'on construit ou détruit une vie, un amour, une espérance...

Mais plus profondément, on peut aussi s'interroger sur la question de savoir si, au-delà de la demande exprimée, il n'y a pas une autre demande : celle d'une compréhension, d'une écoute réelle ; celle d'une chaleur humaine ; celle d'une rencontre avec quelqu'un qui ne soit pas un «spécialiste» d'un problème précis qui renvoie à un autre «spécialiste» dès que l'on sort de ce problème précis... Une assistante sociale de quartier, dans une ville nouvelle de la région parisienne, disait récemment que des femmes venaient la trouver pour demander les heures d'ouverture du bureau alors que celles-ci sont affichées et qu'elles se trouvaient là, le bureau étant ouvert ; que, le mercredi, des petits enfants dont les parents travaillaient en dehors de la ville nouvelle, venaient lui demander un crayon, un papier ou... «un câlin»... Et elle disait que le problème, c'est de trouver la demande réelle derrière la demande-alibi et qu'elle avait constaté que souvent, cette demande réelle n'était rien d'autre qu'une demande de rencontre avec quelqu'un auprès de qui on puisse «vider son cœur»... Anodines, marginales ces demandes ? Peut-être cachent-elles un appel profond et faut-il être attentif afin de ne pas le laisser partir sans réponse... S'interroger alors sur le lien qui existe entre ces appels et la religion et, au-delà, entre la religion et la foi, est-ce bien là la question essentielle et le souci d'opérer cette distinction ne relève-t-il pas plus d'une préoccupation de «savants» — louable peut-être mais peu vécue comme telle — que de la vie même qui peut, par les chemins les plus divers, exprimer sa foi ou sa quête de foi.

LA LOI DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE S'APPLIQUE-T-ELLE EN PASTORALE ?

par Charles Wackenheim

La pratique pastorale paraît aujourd'hui dominée, sinon paralysée, par un énorme malentendu. Les uns — ceux qui, avec les prêtres et les évêques, exercent une responsabilité dans l'Église — formulent des projets et préconisent des moyens d'action : c'est ce qu'on pourrait appeler l'« offre » pastorale. Les autres adressent aux représentants de l'institution ecclésiale, et d'abord à la paroisse, une multitude de « demandes » qui n'ont apparemment aucun rapport avec l'offre qui leur est destinée. Le décalage est patent, et l'équivoque semble totale. Une distorsion aussi constante ne peut pas ne pas poser des questions de fond. L'offre est-elle irréaliste, ou faut-il qualifier la demande d'irrecevable ? Devons-nous adapter l'offre à la demande ou, au contraire, essayer de susciter une demande conforme à l'offre ? En d'autres termes : le malentendu peut-il être dissipé et, si oui, comment ? A défaut de recettes, on trouvera ici l'esquisse d'une réflexion qui, prenant loyalement en compte la situation présente, tente de renouveler quelque peu les perspectives habituelles.

La foi, démarche humaine

Pour expliquer le hiatus entre projet d'Église et requêtes quotidiennes des gens, certains se tournent spontanément vers la distinction « foi-religion ». On sait que, depuis Karl Barth, il est devenu courant d'opposer la religion, conçue comme prestation humaine, à la foi proprement dite, en tant que réponse à une initiative divine. Mais une telle dialectique n'est nullement innocente. Les théologiens qui en usent s'installent tout naturellement au cœur de la foi (authentique, consciente et responsable) et portent une appréciation sévère sur les religions (intéressées, obscurantistes, voire superstitieuses). La foi, c'est la mienne ; la religion, c'est celle des autres ! De ce point de vue, l'expression « religion populaire » serait une simple tautologie, et le décalage pastoral évoqué plus haut ses résoudrait en un faux problème. La « demande » relèverait de la religion — évidemment populaire, c'est-à-dire païenne —, alors que l'offre s'alimenterait aux pures sources de la foi théologique et évangélique. Dans ces conditions, il suffirait que les fidèles embrassent la « vraie » foi pour qu'ils adressent à l'Église les « bonnes » demandes.

Il convient évidemment de récuser ce schéma manichéen. Nul n'est juge de sa propre foi, ni de celle d'autrui. Il est vraiment trop commode d'imputer à la religion des autres les perversions dont on estime indemne sa propre foi. Le procédé s'apparente à l'usage polémique que nous faisons fréquemment du concept d'idéologie : l'idéologie — c'est-à-dire la doctrine faussement rationnelle

qui sert à légitimer un pouvoir —, c'est toujours celle de l'adversaire.

Pourtant, la distinction entre foi et religion peut éclairer notre débat d'une autre manière. Il suffit, pour cela, de la délester de tout jugement de valeur préconçu. La « religion » désigne le fait religieux considéré dans toute son ampleur, y compris le christianisme en tant que phénomène historique et culturel. Par « foi », on entend l'adhésion subjective qui informe l'existence de l'individu ainsi que l'option spirituelle d'un groupe de croyants ; ainsi définie, la notion de foi s'applique, par exemple, au judaïsme et à l'islam aussi bien qu'au christianisme.

Si l'on adopte ce langage, on dira d'abord que tous les projets d'Église, si évangéliques soient-ils, comportent une dimension religieuse. Il s'inscrivent en effet dans un espace concret, peuplé d'être corporels qui sont aussi des agents sociaux, et dans un réseau de conduites symboliques plus ou moins institutionnalisées. Ces caractéristiques spécifiquement « religieuses » se vérifient surtout au plan des moyens mis en œuvre pour réaliser tel ou tel objectif pastoral. Subjectivement, c'est sans doute la foi qui inspire ces propositions ; il n'empêche que celles-ci s'orientent forcément vers des structures de type religieux — qu'il s'agisse du culte, de la confession de foi ou de l'organisation communautaire. Il est impossible, en tout cas, d'éviter que l'observateur extérieur ne perçoive « l'offre » ecclésiale comme un projet religieux. Cela signifie simplement que, même si nous en rapportons l'initiative absolue à Dieu, la foi ne cesse jamais d'être une démarche humaine. Une critique systématique de la religion méconnaît cette dimension, qui fait corps avec la condition historique de l'homme.

Sens de l'aspiration religieuse

Inversement, et pour les mêmes raisons, il est probable que la « demande » populaire, considérée comme religieuse, relève aussi d'une attitude de foi, celle-ci fût-elle inchoative. Il ne s'agit certes pas de promouvoir d'office à l'état de « chrétiens anonymes » des personnes qui refusent manifestement d'accueillir l'Évangile dans leur vie. Plus modestement, il nous faut chercher à discerner, dans les requêtes ponctuelles dont nous sommes les témoins, les signes peut-être surprenants d'une foi qui ne parvient pas à se dire. Un passage de l'évangile de Marc (2,5) apparaît ici comme particulièrement significatif. C'est l'épisode de la guérison d'un paralysé à Capharnaüm. Voilà des gens qui, ayant découvert le toit de la maison, descendent l'infirmes sur son brancard et le déposent aux pieds de Jésus. Ces hommes ne font pas de discours ; il amènent un frère malade pour que Jésus le guérisse. Or l'évangéliste note au début du verset 5 : « Voyant leur foi, Jésus dit ... ». Celui-ci discerne une démarche de foi dans le geste apparemment utilitaire de ces braves habitants de Capharnaüm. Il va de soi que le contenu intellectuel d'un tel acte de confiance n'avait pas grand-chose de commun avec le symbole de Nicée-Constantinople !

On peut aller plus loin encore, en posant une question qui paraîtra scandaleuse

aux uns et incongrue aux autres. Est-il déplacé de souhaiter que la foi chrétienne apporte aux hommes les bénéfices que nous reconnaissons habituellement aux grandes religions : raisons de vivre, principes éthiques, intégration sociale ? L'idée d'une religion utilitaire étant écartée, pourquoi le christianisme ne se révélerait-il pas tout simplement utile à ceux qui s'en réclament ? Que l'on songe, par exemple, aux exhortations, aux encouragements, aux appels à la sérénité qui parsèment les lettres de l'apôtre Paul. Aider les hommes à affronter les aléas de l'existence : telle fut, dans l'histoire, l'utilité très respectable de la plupart des religions. Le christianisme ne pourrait-il pas exercer un rôle équivalent, même si le double commandement de l'amour ne s'épuise pas dans telle forme particulière d'assistance ou de service ?

Cette question permettrait peut-être d'interpréter l'absence, du côté de la « demande », de certaines catégories très précises de requêtes. L'exemple que signalent tous les sondages récents est celui de la morale sexuelle. Dans ce domaine, les gens s'adressent de moins en moins aux représentants de l'Église, alors que les questions de ce type étaient très fréquentes il y a encore deux ou trois décennies. Le phénomène pourrait s'expliquer par le fait que, ayant prêché pendant des siècles une doctrine surtout négative, voire répressive, l'Église a fini par convaincre l'homme de la rue qu'il n'avait aucune aide positive à attendre d'elle en cette matière. L'utilité dont il est question ici ne consiste pas à aligner purement et simplement l'offre sur la demande. Il s'agit de confronter à l'Évangile l'expérience humaine qui s'exprime aussi bien dans la répétition indéfinie des mêmes demandes que dans l'absence significative d'autres types de demandes. N'oublions pas que croire, c'est fondamentalement faire confiance et que, sous le signe de l'incarnation, la confiance en Dieu est inséparable de la confiance en l'homme.

Une barrière culturelle

Le décalage entre l'offre et la demande revêt aussi un aspect culturel. Tout se passe comme si cette inadéquation tenait, pour une large part, à l'acculturation occidentale du message chrétien et de l'activité pastorale qui s'en inspire.

La bonne nouvelle de la venue du « règne de Dieu » fut d'abord annoncée par Jésus, en araméen, aux populations peu instruites de la Palestine. Assez rapidement, les communautés chrétiennes d'origine païenne formulèrent l'Évangile en grec, c'est-à-dire dans une langue et une culture très différentes de l'univers sémitique. Les écrits du Nouveau Testament, qui datent de la seconde moitié du 1er siècle, représentent à cet égard le résultat d'un processus complexe d'acculturation. Et nous savons que le phénomène de transposition n'a cessé de se répéter et de se diversifier tout au long de l'histoire.

Où en sont aujourd'hui les Églises du continent européen ? Le message qu'elles annoncent et l'action pastorale qu'elles développent sont façonnés par toutes

sortes de modèles culturels. Ceux-ci se rapportent au monde de la Bible, certes, mais aussi et surtout à la pensée grecque, au droit romain, aux cultures germaniques, etc. L'Église latine a été durablement marquée par la chrétienté médiévale, par la théologie scolastique, par le droit canonique, par un enseignement stéréotypé dispensé aux clercs et aux religieux, enfin par la société bourgeoise des temps modernes. Derrière les docteurs chrétiens se profilent les deux géants qui ont dominé vingt-cinq siècles de pensée occidentale : Platon et Aristote.

Entre ces phénomènes poussiéreux et les difficultés actuelles de notre pastorale, il existe un lien réel et peut-être décisif. La formation que des générations de prêtres ont reçue et qu'ils ont inconsciemment transmise aux catholiques pratiquants explique en grande partie le malentendu que nous évoquons. La communication pastorale ne se fait pas ou se fait mal parce que les « agents » de la pastorale ne parlent pas le même langage que ses « usagers ». C'est la différence culturelle qui rend si difficile la rencontre de ces deux groupes. Nourrie de Platon et d'Aristote, la théologie cléricale part de l'idée, du concept, de l'universel, puis elle s'efforce de rejoindre le concret, l'individuel, le particulier. C'est une démarche déductive, qui procède par définitions, classifications, démonstrations. Spontanément, c'est en ces termes que les représentants mandatés de l'Église, même laïcs, formulent leur projet pastoral. Avec une égale spontanéité, et sans davantage prendre conscience des procédures qu'ils mettent en œuvre, les usagers de la pastorale se réfèrent à des modèles culturels tout autres. Affrontés aux problèmes quotidiens, attentifs aux données concrètes, marqués par la civilisation technique et les mass-média, ils adoptent une démarche plutôt inductive, étrangère sinon opposée à celle du discours hiérarchique.

La théologie en question

Un exemple suffit à illustrer cette discordance : la pastorale des sacrements. Le seul concept de sacrement, — le mot, de souche latine, est sans équivalent dans la langue du Nouveau Testament — constitue un produit culturel, inintelligible comme tel à l'immense majorité des gens qui se marient, font baptiser leurs enfants et demandent à être enterrés à l'église. Ce que nous offrons, c'est une théorie abstraite (fixée, ne l'oublions pas, au début du second millénaire seulement) et des rites définis comme « signes efficaces de la grâce », « institués par le Christ », etc. Ce que les gens demandent à la paroisse, ce sont des actes culturels et festifs, des « cérémonies » marquant les grandes étapes de leur existence. Il n'est nullement étonnant qu'ils ne souhaitent pas célébrer les sacrements tels que nous le concevons : cela est culturellement impossible. Il n'ont pas forcément raison, la théologie traditionnelle des sacrements ne s'en trouve pas forcément disqualifiée. Nous sommes en présence d'un fait dont nous devons prendre acte. Car l'expérience montre que les faits finissent toujours par avoir raison des théories qui les ignorent.

Est-ce à dire que tout le mal vient de la théologie ? La question est plutôt de

savoir quelle théologie il y aurait lieu de promouvoir. En reproduisant la théorie classique des sacrements, on se condamne à creuser davantage encore l'écart entre l'offre et la demande. Mais d'autres approches théologiques sont possibles. Pour ma part, je conçois la théologie — en analogie, d'ailleurs, avec les sciences de l'homme — comme la discipline qui fournit à l'intelligence croyante des moyens pour comprendre les processus successifs d'acculturation de la foi. Loin d'imposer, sur le mode dogmatique, une expression normative de l'expérience chrétienne, la théologie permet de penser la diversité des expressions culturelles et rituelles. Au lieu de couper les chrétiens des cultures qui les façonnent, le labeur théologique devrait les aider à imaginer les rapports inédits qui s'établissent entre la foi et ces cultures.

La référence à l'Écriture intervient ici comme critère déterminant. Non qu'il soit possible ou souhaitable d'annuler deux mille ans d'Histoire. Notre tâche consiste, au contraire, à faire reflourir l'Évangile dans le terreau culturel tel qu'il se présente à nous aujourd'hui. Il y faut un difficile effort de dépaysement dont on peut prévoir qu'il relativisera singulièrement les constructions conceptuelles et les théories pastorales héritées ou passées. Le ressourcement biblique est, sans conteste, le moyen le plus sûr de distinguer l'essentiel de l'accessoire et, par voie de conséquence, de réduire d'autant la distance entre l'offre pastorale et la demande effective des fidèles.

Enjeux ecclésiologiques

Ajoutons que cette distance, et les incompréhensions qu'elle engendre, engagent des conceptions très différentes de l'Église. Sommes-nous actuellement en état de schisme ? L'expression est sans doute trop forte, mais les divergences ecclésiologiques tendent bel et bien à se durcir. Les uns préconisent une Église confessante, minoritaire, voire élitiste, qui ne prendrait en compte que les demandes formulées au nom d'une foi explicite. D'autres optent pour une Église multitudiniste, en acceptant lucidement les tensions que nous connaissons. D'autres encore refusent une Église centrée sur elle-même et d'abord préoccupée de sa propre survie institutionnelle — et cela au profit d'une Église « servante et pauvre », ouverte aux appels de l'humanité. Peut-être y verrait-on un peu plus clair dans la question de l'offre et de la demande si l'on partait du mot grec *ekklèsia*, qui signifie littéralement « convocation ».

S'agissant d'une convocation, l'important n'est pas de savoir qui présente les bonnes ou les mauvaises demandes, qui fait officiellement partie du groupe des appelés et qui en est exclu. L'important n'est pas de tracer des frontières, mais de prêter attention à celui qui convoque aujourd'hui — le Ressuscité, le Saint-Esprit, Dieu —, car l'appel continue de retentir tout au long de l'Histoire et à travers chacune de nos vies. L'*ekklèsia* n'est pas d'abord une société à organiser et à administrer, mais l'action même de celui qui, selon les termes de la 1^{ère} épître de Pierre, « nous appelle des ténèbres à son admirable lumière »

(2,9). Il faudrait relire dans cette perspective les deux premiers chapitres de la constitution *Lumen gentium* : Vatican II y expose avec force le caractère dynamique et actuel de la « convocation » que le Père adresse à tous les hommes moyennant la double mission du Fils et de l'Esprit.

Qu'avons-nous fait de cet appel ? Et que faisons-nous de l'Église ? Il serait trop simple d'instruire le procès de nos devanciers, des gardiens de l'institution ou, en général, des « autres » — des clercs si je suis laïc et des laïcs si je suis clerc. La véritable question est celle-ci : Que fait chacun de nous, ici et maintenant, pour que les « usagers » occasionnels de nos paroisses entendent, si peu que ce soit, l'appel de Dieu construisant inlassablement l'*ekklèsia* ? Question irritante, certes, mais vitale. Hors de cette interrogation indéfiniment reprise, l'Église perd son âme et sa raison d'être. Il y a donc bien, en pastorale, une loi de l'offre et de la demande, mais elle revêt une caractéristique originale. Dans nos modernes économies de marché, et notamment en matière de publicité commerciale, il importe d'ajuster quantitativement entre elles la production et la consommation. Dans l'Église, c'est l'aspect qualitatif qui prévaut. Il importe avant tout de donner à percevoir, du côté de l'offre, l'authentique « convocation » divine — et de faire advenir toute la vérité existentielle qui sous-tend la demande.

Vers une connivence évangélique entre l'offre et la demande

La « loi » ainsi comprise permettrait de situer correctement la dimension institutionnelle de l'Église. Le rôle historique et pédagogique de l'institution ne saurait être contesté. Mais, chaque fois que le souci de l'organisation tend à compromettre la réponse à la « convocation », il est urgent de méditer la parole de Jésus rapportée par l'évangile de Marc : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat » (2,27). Autant dire que l'homme vivant est plus précieux que les institutions les plus sacrées.

Or l'homme vivant, c'est — selon la parabole du bon Samaritain (Lc 10, 29-37) — le premier venu des frères dont je me fais le prochain. Jésus va de préférence vers les petits, les exclus, les pêcheurs publics. Sa « priorité pastorale » est là : sans réserve, il se met au service de la convocation que le Père adresse aux pauvres, aux affligés, aux opprimés. De ce point de vue, la demande populaire est souvent étonnamment proche de l'offre évangélique de Jésus. Tout en faisant œuvre de discernement, l'Église ne devrait pas rougir de cette rencontre ; bien plus, elle s'honore en la transformant en connivence librement choisie et recherchée. Si les « marginaux » de toutes sortes se tournent spontanément vers les communautés chrétiennes, celles-ci se rappelleront que, selon le témoignage des évangiles, Jésus ne fréquentait guère les gens « normaux » : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin du médecin, mais les malades » (Mc 2,17). L'Église se renierait elle-même si elle renonçait à cette priorité-là, laquelle implique inévitablement des options socio-politiques.

Est-ce à dire que la communauté chrétienne doive, comme telle, assumer des tâches proprement sociales (assistance, soins, éducation, loisirs) ? Si oui, quelle en serait l'extension et comment faudrait-il les concevoir ? La question se pose avec acuité parce que, dans leur grande majorité, les demandes quotidiennes adressées aux paroisses ressortissent au registre du service social. Ajoutons que l'Église a, pendant de longs siècles, assuré elle-même ce service multiforme. Dans la mesure où l'État prend aujourd'hui en charge le travail social, il est de bon ton d'affirmer que l'Église n'exerçait autrefois qu'un rôle de suppléance. Que penser de tout cela ? Nous constatons que, selon les époques et les pays, les Églises locales ont apporté à ces questions des réponses très différentes. Ce sont des situations de fait, qu'il serait imprudent d'évaluer selon des critères purement théologiques. Une institution dite chrétienne — école, hôpital, syndicat, parti — peut paraître utile à une telle communauté chrétienne, et contre-indiquée à une communauté autrement située. Pour l'essentiel, ce ne sont pas les institutions qui font les chrétiens ; ceux-ci sont appelés à témoigner de la « convocation » de Dieu, y compris dans les institutions de service social, ecclésiales ou non. Il reste que, là où il est pris au sérieux, l'Évangile concerne forcément les dimensions sociales et politiques de l'existence.

* *
*

La loi de l'offre et de la demande s'applique à l'action pastorale en termes qualitatifs et sous le signe de l'ambiguïté. Ambiguïté des absences et des silences qui posent problème ; ambiguïté multipliée dès lors qu'on s'avise de mettre la demande en rapport avec l'offre ; ambiguïté foncière de tout ce qui touche au désir et à la liberté de l'homme. Ambiguïté probablement insurmontable !

Or nous aimerions que les autres soient transparents pour nous et que leurs comportements obéissent à une logique rigoureuse. Mais aucun de nous n'a envie ni d'être lui-même transparent pour les autres, ni de « fonctionner » comme un théorème. Réjouissons-nous qu'il en soit ainsi, car un monde sans mystère serait dépourvu d'intérêt et, à la limite, invivable. Entre sujets, l'offre ne s'ajustera jamais parfaitement à la demande, ni la demande à l'offre. Il serait d'ailleurs désastreux que l'un des partenaires s'aligne platement sur l'autre en renonçant à être lui-même. L'ambiguïté continuera de nous accompagner comme le signe de l'incomplétude humaine. Mais elle peut se développer selon deux directions opposées : soit en empêchant toute relation véritable, soit en devenant féconde, chaque partenaire ayant à la fois à offrir en demandant et à demander en offrant. Paradoxalement, c'est peut-être avant tout notre pauvreté qu'il nous faut échanger — selon la formule que l'apôtre Paul applique à la générosité du Seigneur Jésus : « De riche qu'il était, écrit-il dans la deuxième lettre aux Corinthiens, il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir de sa pauvreté » (8,9).

LES CONCLUSIONS

Les Délégations nationales concluent chacune pour leur part :

LE GROUPE LINGUISTIQUE ALLEMAND

(Allemagne, Autriche)

« Nous constatons la permanence d'un décalage considérable entre ce qu'offrent les responsables paroissiaux et ce qu'attendent les hommes de la part de l'Église.

La raison en est essentiellement au niveau de la pensée, de la parole et de l'action de l'Église.

Le lieu privilégié pour dépasser cette situation est la paroisse territoriale avec ses différentes structures et ses mouvements, ou même la paroisse non-territoriale (paroisse personnelle, structure propre à l'Allemagne).

Cela exige en premier lieu :

- une compréhension vraie de la situation concrète,
- une écoute qui soit ouverte aux questions et aux préoccupations des hommes,
- un comportement qui place sur un pied d'égalité les responsables entre eux et les responsables de la paroisse,
- à partir de l'Évangile, une interprétation qui soit proche de la vie et des expériences personnelles.

En même temps, il faut se garder de juger la foi d'autrui ; par ailleurs, il s'agit de tout faire pour s'aider à acquérir une foi adulte. Pour pouvoir réaliser cette tâche, la paroisse doit être en liaison continue avec les autres paroisses et avec l'évêché. Ce serait aussi une aide pour diriger et animer le diocèse d'une façon qui soit proche de la réalité et de la base ».

LE GROUPE BELGE

« 1. Constatations.

Nous nous réjouissons sincèrement de la présence de laïcs plus nombreux. Nous constatons avec plaisir que de nombreuses demandes sont encore adressées à nos paroisses. Mais nous avons pris conscience que nos structures paroissiales, langages, rites, relatif monopole clérical, nous mettent en décalage avec la vie des hommes.

2. Évaluation.

La paroisse ne doit pas seulement être lieu de culte, mais aussi lieu d'accueil, de rassemblement et de service. Elle doit pouvoir reconnaître la pleine respon-

sabilité d'Église des communautés de base qui le souhaitent, et en respectant leur liberté d'action. Même si certaines demandes nous mettent mal à l'aise, nous devons pouvoir les accueillir comme des situations évangéliques en nous inspirant des attitudes de Jésus.

3. Prospective.

Le Colloque nous invite à prendre en charge de manière lucide les tiraillements qu'il nous a révélés. Nous pourrions le faire si nous sommes plus attentifs à la co-responsabilité (prêtres et laïcs, femmes et hommes), et si nous portons la Bonne Nouvelle aux minorités. Pour réaliser nos tâches d'accueil et de mission, nous devons absolument parler un langage simple et concret ».

LE GROUPE ESPAGNOL

« Nous constatons :

1. que le thème du Colloque est réaliste, parce qu'il existe un décalage entre le projet que la paroisse veut offrir comme accueil à la totalité de la personne et les demandes ponctuelles et concrètes qu'elle reçoit des hommes,
2. le désir d'une Église co-responsable avec une authentique fonction ministérielle des laïcs, et, d'autre part, la réalité d'une Église encore très cléricalisée, trop repliée sur elle-même et peu missionnaire,
3. d'Assise, où il y a huit siècles un homme plein du charisme de Jésus reconstruit une Église en ruine et remplit de vie son monde, nous croyons qu'aujourd'hui aussi, suivre le stricte Évangile de Jésus est une force unique de revitalisation de notre monde et de reconstruction de l'Église.

Par conséquent, l'Église doit :

1. relativiser tout ce qui est institutionnel,
2. considérer comme prioritaire l'option pour les plus pauvres, les marginaux et les sans-voix, avec leurs implications socio-politiques au niveau local et universel,
3. retenir comme but immédiat la co-responsabilité des laïcs et la reconnaissance de la femme à tous les niveaux,
4. accueillir la personne humaine dans sa totalité en tenant compte de l'ambiguïté inévitable de l'action pastorale,
5. créer des possibilités d'approfondissement de la foi : catéchèse, petites communautés, célébrations, revitalisation de la grande assemblée ».

LE GROUPE FRANÇAIS

1. Constate que la paroisse reste le lieu privilégié de l'accueil et de l'envoi, que la paroisse est tiraillée à l'image du monde dans lequel elle est enracinée, qu'il existe un profond décalage entre les projets pastoraux qui se veulent proches des hommes et les demandes concrètes et individuelles de ceux qui font appel à l'Église, sachant que beaucoup ne demandent plus rien. D'autre part nous constatons la présence de nombreux laïcs à ce Colloque, qui apparaissent comme une chance pour l'avenir.

2. Estime nécessaire, en vue de l'efficacité du travail pastoral, de faire un effort d'adaptation du langage et d'inventer de nouveaux lieux de rencontre, autres que les assemblées du dimanche, afin de permettre une meilleure communication ainsi qu'une expression plus variée des personnes et des groupes.

3. S'engage à travailler pour la mise en place de Conseils pastoraux paroissiaux responsables de l'élaboration et l'animation d'une pastorale, et de s'informer mutuellement des expériences réalisées ».

LE GROUPE ITALIEN

« 1. Nous notons la divergence entre ce que l'Église offre et ce que les gens demandent. A cela deux raisons : la sécularisation croissante au niveau des mentalités et la persistance d'une sous-culture de la part d'autres groupes qui continuent à demander des sacrements et des services religieux sans une vraie motivation de foi. Les mœurs et les situations sociales et politiques subissent des mutations rapides, en face d'une Église qui tente de s'adapter à une société en crise de changement et de croissance (mass-média, féminisme, croissance d'une société opulente...).

2. L'aspect le plus positif, selon nous, est l'accent mis sur l'accueil des personnes en tant que telles, dans un rapport vraiment humain et créatif, avec une attention particulière aux plus pauvres et aux marginaux. Est également considérée comme positive l'ambiguïté qui est apparue, et qui peut être vécue de façon féconde, parce qu'elle fait réfléchir sur une distance bien réelle par rapport à une Église institutionnelle, indicatrice de principes et de normes qui n'assument pas les souffrances, les projets et les espérances du peuple de Dieu.

3. Comme indication pastorale, nous retenons en premier lieu le respect des droits de l'homme à l'intérieur de l'Église, en privilégiant, par exemple, les problèmes des femmes, des groupes, des marginaux. Ce qui requiert une attitude évangélique d'humilité et de pauvreté, qui élimine toute apparence de supériorité et de pouvoir ».

LE GROUPE PORTUGAIS

« Le Groupe Portugais, composé de 24 prêtres et 9 laïcs, enchanté par le lieu choisi et satisfait du thème et de la méthode du Colloque, constate :

1. Le décalage entre ce que la paroisse offre et ce que les gens demandent, et l'acceptation de ce fait au niveau des participants,

2. La conscience de la paroisse comme espace d'accueil et pas comme structure qui s'impose,

3. La dissonance entre le langage clérical des agents de pastorale et la vie concrète des gens,

et propose :

1. que la paroisse dépasse ces différences suivant la méthode de ce Colloque,

2. que la paroisse cherche des moyens nécessaires pour devenir davantage espace d'accueil,

3. que le langage des prêtres et d'autres agents pastoraux aille à la rencontre des réalités vécues par les gens ».

LE GROUPE SUISSE

« 1. La délégation suisse est entièrement d'accord avec le constat du décalage très grand entre l'offre de la paroisse et les demandes des gens : ce qui fait tomber nos illusions.

2. Au vu de cela, elle souligne l'importance pour la paroisse d'être disponible à l'écoute active de toutes les demandes des hommes.

3. Elle doit savoir discerner, au-delà de la matérialité et l'immédiateté de ces demandes, les vrais besoins des personnes et leurs aspirations profondes.

4. A partir de ces demandes, elle aidera les personnes à être attentives aux projets de Dieu sur elles et sur le monde.

5. Le décalage constaté nous amène aussi à nous interroger sur notre langage. Est-il propre à rejoindre les hommes ? qu'il s'agisse de dialogue pastoral ou de la langue de nos célébrations liturgiques ?

6. D'autre part, comment être attentif et disponible dans les horaires déjà si chargés ?

7. Enfin, grâce à l'ampleur et à la diversité des questions, nous avons senti encore mieux — et surtout à Assise — que nous sommes tous convoqués, prêtres et laïcs, dans une attitude de co-responsabilité, à donner une réponse à ces demandes. La paroisse est le lieu privilégié de ce souci et de ce travail en commun ».

DISCOURS DE CLOTURE

Ainsi s'achève notre Colloque, sous le ciel radieux d'Assise et dans une ambiance de chaleureuse fraternité à laquelle François et Claire d'Assise ne sauraient être étrangers. A la suite de Jésus et animés par l'Esprit Saint, ils furent l'un et l'autre suscités pour l'Église des nations et pour les peuples du monde. Comment eussions-nous pu trouver un lieu plus inspiré pour vivre cette rencontre qui nous a fait passer un peu plus de Babel à la Pentecôte ?

Permettez-moi, avant de conclure ce Colloque, de rappeler un brin d'histoire pour que soit mieux perçue la place progressive des laïcs dans le CEP. Lorsque, en 1961, le Père CONNAN eut l'idée de réunir un certain nombre de curés d'Europe pour tenter de redonner vie à l'indispensable paroisse, dont la lourdeur et la vétusté accusaient le déclin, il s'agissait en fait d'une rencontre strictement cléricale. Ce n'est que progressivement que s'est opérée l'entrée des laïcs au CEP : elle fut à la mesure de leur prise de responsabilités dans la vie et dans la gestion des paroisses. Ceci explique les nouvelles audaces de nos Colloques en même temps que quelques lenteurs et les quelques relents cléricaux que des membres laïcs croient encore percevoir dans nos assemblées. Que nos amis laïcs, hommes et femmes, sachent combien nous souhaitons qu'à leurs collaborations pastorales corresponde aussi leur présence croissante, active et responsable au sein du CEP. Je voudrais aussi rappeler que, si le but de nos Colloques est de réfléchir ensemble sur un thème précis constituant un sujet de préoccupation commune en vue du renouveau paroissial, il est également, et surtout peut-être, une occasion de rencontres fraternelles, de confrontations d'expériences, d'émulations réciproques et d'encouragements mutuels entre prêtres et laïcs engagés dans des tâches pastorales analogues, et cela par-delà les frontières nationales et culturelles.

J'en viens à présent au thème qui a retenu notre attention pendant ces quatre jours. Et je voudrais vous dire tout d'abord mon sentiment personnel sur cette sorte de contradiction qui nous est apparue entre, d'une part, la modestie, voire l'indigence des demandes qui nous sont quotidiennement adressées et, d'autre part, la dimension et la profondeur de ce que nous nous devons d'offrir. Si ce constat a pu, en une certaine manière, nous décevoir ou nous attrister, c'est encore François d'Assise qui vient à notre secours pour nous révéler la noblesse des petites choses, leur densité souvent cachée sous l'apparente modestie et le projet de Dieu au cœur des sollicitations les plus anodines. Un service rendu, une réponse donnée, à condition qu'elle s'accompagne d'attention bienveillante,

peuvent être la source d'un processus spirituel aux conséquences imprévisibles. Un jeune professeur, que je savais athée, vint un jour m'annoncer sa conversion. « Comment cela s'est-il fait ? » lui demandai-je. A ma grande surprise il m'en attribua la responsabilité : « Rappelez-vous, me dit-il, la démarche que je fis un jour auprès de vous en vue de participer à une session d'étudiants chrétiens, alors que je vous avouais ne pas être croyant ? Vous m'avez répondu : « Peu importe. Chacun est le bienvenu ». C'est votre réponse qui fut à l'origine de ma conversion ». Cette révélation m'a laissé perplexe. Alors j'ai songé au mot de Bernanos : « Tout est grâce » ou, du moins, tout peut le devenir dans le dessein de Dieu. Et j'ai compris qu'à travers l'accueil des demandes les plus modestes et apparemment les plus inadéquates à notre mission, nous pouvions, malgré nous et souvent à notre insu, offrir la Parole qui percute, transforme et renouvelle la vie : « Sois sans crainte, suggérait le Christ à l'Apôtre Paul, ma puissance se déploie dans la faiblesse ».

Revenons aux conclusions. Dans nos précédents Colloques, le comité international, aidé des experts, s'employait à concevoir et à rédiger lui-même des conclusions, qu'il soumettait ensuite à l'accord de l'assemblée. Or cette année, compte tenu de votre participation plus immédiate et plus personnelle à l'élaboration du thème choisi et en raison de l'originalité présentée par chacun de vos pays, nous avons jugé préférable de demander aux délégations nationales de formuler elles-mêmes des conclusions susceptibles d'être mieux adaptées aux conditions de l'existence paroissiale dans vos régions respectives.

Ces conclusions, nous les avons entendues et accueillies avec respect. Si elles reflètent quelques préoccupations pastorales différentes dûes à des diversités socio-culturelles, elles se rejoignent pourtant sur certaines priorités fondamentales, révélant ainsi qu'il existe une Église d'Europe au cœur d'une société européenne, dont on pourrait, soit dit en passant, regretter qu'à la faveur des réalités économiques et techniques elle tende davantage à l'uniformité qu'à cette unité vivante qui assume et respecte les diversités et leurs valeurs. De cette part commune que reflètent vos conclusions, je retiens les points suivants :

1^o Le contrat massif d'un manifeste décalage entre les offres de l'Églises et les demandes quotidiennes des hommes.

2^o Un regard commun sur la paroisse telle qu'elle doit apparaître et telle que nous l'avons déjà définie dans le passé : un espace d'accueil, de rencontre, d'attention prioritaire aux pauvres et aux marginaux, et une communauté d'envoi c'est-à-dire missionnaire.

3^o La conviction que la paroisse est le lieu privilégié où peut et doit être surmonté ce décalage entre ce que l'Église propose et ce que les hommes sollicitent d'elle et aussi entre la langue abstraite ou conventionnelle de l'univers ecclésiastique et le langage que les gens comprennent et qui est celui des réalités vécues. Et à cet égard on devine aisément, dans certaines de vos conclusions, un véritable appel au courage : si les paroisses exerçaient pleinement leurs compétences

et faisaient usage de leurs libertés, je veux dire sans attendre ou solliciter invariablement les directives de la hiérarchie, le peuple de l'Église avancerait plus vite sur la voie du témoignage évangélique. En cela également l'exemple de Saint François mériterait de nous inspirer davantage.

4^o Enfin, on a beaucoup insisté sur la notion de co-responsabilité entre prêtres et laïcs, une co-responsabilité de partenaire aux travers de leurs fonctions respectives et non de simple collaboration par mode de soumission. A cet égard, les uns ont davantage insisté sur la mission des conseils pastoraux, d'autres sur la place de la femme dans l'Église et sur ses droits à participer pleinement à la vie ecclésiale. Tous semblent considérer l'association prêtres-laïcs comme la chance de l'Église de demain.

Telles sont, en résumé, les convergences que font apparaître les conclusions que chaque délégation nationale a formulées en considération de la situation particulière de son propre pays. Le résultat est impressionnant et nous engage tous à poursuivre nos recherches en vue de nouvelles initiatives.

Que sera le prochain Colloque ? Quel en sera le thème ? Où se réunira-t-il ? Vos suggestions écrites nous aideront à en décider.

Nous allons maintenant nous quitter. Et nous emporterons chacun un bout de cette fraternité que nous avons éprouvée au pays de Saint-François.

Mais avant de nous séparer, je me fais un devoir d'exprimer en votre nom à tous notre gratitude la plus profonde à tous ceux qui nous ont aidés à réussir ce Colloque. Et d'abord à l'équipe que notre ami CHALLANCIN a mobilisée pour nous accueillir ici et nous rendre le séjour agréable. Je veux nommer le Père Nicola BORGIO, Madame Leda VIAN, Monsieur FILIPPONI et leurs collègues. Leur dévouement et leur promptitude à servir tous azimuts nous ont émus. Je veux également dire notre reconnaissance à la direction de la Cittadella, en particulier à son secrétaire général ainsi qu'au personnel de la maison. J'ai déjà dit au Père CHALLANCIN combien sa chorale nous avait enchantés.

Enfin, un merci indéfiniment renouvelé et chargé de respectueuse affection à Madame Bazin de JESSEY pour son travail de secrétaire qu'elle accomplit à longueur d'années. Merci aux traducteurs et interprètes et, pardessus tout, à nos experts, Liliane VOYÉ, Monsieur DHOOGHE et, bien sûr, à notre grand ami Charles WACKENHEIM. Monseigneur MUSTY dont la fidélité lui mériterait bien le titre d'Évêque du CEP. Merci à vous tous pour l'amitié que vous avez fait régner tout au long de ces journées.

Bon retour et bonnes vacances !

Pierre BOCKEL
Président International

ANNEXE

QUELQUES MOTIONS

DEUX MOTIONS EMANANT DE LA DÉLÉGATION BELGE

1. Motion relative à la composition du Comité International.

« Le groupe belge, à l'unanimité, souhaite une révision du statut du C.E.P., en vue d'une présence effective des laïcs au sein du Comité International. Le groupe belge demande au Comité International de prendre toute mesure utile en ce sens ».

2. Motion relative à l'emploi des langues au C.E.P.

« Une attention plus particulière devrait être apportée, lors du Colloque, à la langue du pays d'accueil. Cela devrait se réaliser dans le choix des experts, dans la manière de faire les communications, éventuellement dans la présidence des assemblées générales ».

UNE MOTION FRANÇAISE

« Au cours de l'assemblée générale du 8 juillet 1981, suite à une question d'un participant demandant si un laïc « non expert » avait participé à la commission de préparation, le président a fait remarquer qu'il dépendait des groupes nationaux d'élire comme délégué un laïc. Ne connaissant pas le mode d'élection ni le nombre de délégués par pays, nous demandons que systématiquement doit être élu un laïc en même temps qu'un prêtre pour que la paroisse soit mieux représentée dans sa réalité ». (14 signatures)

MOTION DU GROUPE PORTUGAIS

« Constatant avec plaisir la présence nombreuse des laïcs à ce Colloque, constatant que le travail de ce Colloque de 1981 n'a pas pris suffisamment en considération le travail effectif des laïcs dans la pastorale paroissiale, on demande que dans les futurs Colloques des laïcs, hommes et femmes, soient considérés comme membres vivants de tous ses développements ». (12 signatures)

MOTION RELATIVE AU JUMELAGE DES PAROISSES EN EUROPE

« Constatant l'importance d'approfondir ensemble notre foi et notre vie chrétienne au sein de nos paroisses, comme cela a été souligné au cours de ces journées, constatant aussi que nous avons du mal à parler le même langage entre peuples différents en raison de nos enracinements dans des cultures et des contextes divers, il nous semble souhaitable de favoriser des rencontres plus fréquentes entre chrétiens d'Europe et, dans ce but, d'encourager les initiatives de jumelages entre paroisses de divers pays d'Europe. Dans cet esprit le Mouvement Chrétien Européen, représenté à ce Colloque, par Bernard de KYTSPOTTER, s'est engagé dans cette voie. Il invite les délégués ici présents à prendre cette suggestion en considération et offrira volontiers son concours à tous ceux qui

souhaiteraient s'engager dans cette voie...

N. B. Tous renseignements peuvent être demandés au M. C. E. ». (18 signatures)

MOTION ITALIENNE

Le groupe Italien adresse à la hiérarchie ecclésiastique dont relève tout pouvoir de décision, ainsi qu'à l'Église toute entière, une vive insistance pour qu'une ouverture ait lieu dans la mentalité masculine, laquelle jusqu'ici a toujours voulu et maintenu l'infériorité et la subordination de la femme. Le message du Christ et la déclaration de Saint Paul qu'« il n'y a plus ni homme, ni femme », auraient dû trouver un développement et un approfondissement semblables à ceux de cette autre déclaration qu'« il n'y a plus ni esclave ni homme libre », alors que la sens en a été gravement détourné sous l'influence de cultures étrangères à l'Évangile.

NOUS DEMANDONS que la femme soit admise le plus rapidement possible à réassumer le rôle et les ministères, y compris le diaconat, qu'elle tenait déjà aux premiers siècles de l'Église.

NOUS DEMANDONS qu'une pleine liberté soit accordée à tous dans la recherche historique et théologique sur la position de la femme dans l'Église, en vue de sa future admission au presbytérat.

NOUS SOUHAITONS que l'accès aux études théologiques soit favorisé de la part de toutes les institutions ecclésiastiques, et nous invitons les femmes à une attitude de participation pleinement informée.